



Introduction

(français)

CHRISTINE MATHIEU, PhD

Dans ce numéro 1 du volume 2, le collectif éditorial de *Matrix* a sollicité les intérêts de chercheurs travaillant en Asie Orientale. Qu'évoque le concept de matriculture dans le contexte de cette vaste région? La réponse est un recueil de sept contributions par Yasuko Sato, Tommaso Previato, Pascale-Marie Milan, Siobhan Mattison *et al.*, Frédérique Darragon, Yang Fuquan et Lamu Gatusa. Les auteurs abordent le système matriculturel dans la société du Japon ancien et des marches sino-tibétaines — Kham, Jiarong, Zhaba, Mosuo et Naxi — de points de vue différents mais complémentaires : l'anthropologie féministe, l'histoire, la théorie évolutionniste, la politique administrative, les pratiques environnementales, l'économie, et l'organisation sociale. Le numéro 1 conclut avec un recueil de traductions anglaises de proverbes, chansons et contes provenant de la tradition orale de Mosuo enregistrés par le poète et chercheur mosuo Lamu Gatusa.

Les contributeurs de ce volume ne parlent pas d'une seule voix. Le matriarcat exploré dans l'article de Darragon est en contradiction presque absolue avec la position maternaliste de l'article de Sato. Pourtant, des fils communs émergent dans des thèmes qui se chevauchent, se connectent et se corroborent : les rôles de genre relativement flexibles (Sato, Milan, Yang, Darragon, Mattison) ; l'interdépendance communautaire (Sato, Milan, Mattison) ; le pouvoir sexuel féminin (Sato, Darragon, Yang) ; les liens avec la nature et avec les cultes de la nature (Sato, Previato) ; la gestion féminine du ménage (Milan, Darragon, Yang, Previato) ; l'amour maternel et filial (Sato, Lamu Gatusa) ; la vitalité linguistique et la poésie lyrique (Sato, Yang, Lamu Gatusa). Ces thèmes ont décidé de l'ordre dans lequel les sept contributions sont présentées, car j'ai l'impression que, lu dans cet ordre, le numéro 1, volume 2, de *Matrix* raconte une histoire plus importante que la somme de ses différentes parties

Yasuko Sato explore les écrits de Takamure Itsue (1894-1964), militante féministe, poète, ethnologue et historienne. Sato propose que le travail de Takamure sur les reconstructions historiques de l'ancienne société japonaise puisse être traité comme une « exploration matriculturelle ».

Sato ouvre la discussion avec les idées qui ont inspiré Takamure pendant ses premières années de militante féministe. «Au début, la femme était le soleil», écrivait Hiratsuka Raichō, l'amie et



collègue activiste de Takamure, mais les femmes étaient devenues une lune dépendante et malade reflétant l'éclat d'un autre. Comme Hiratsuka Raichō, Takamure Itsue pensait que les femmes devaient retrouver le soleil en elles-mêmes - le soleil étant la source génératrice de leur pouvoir d'amour et de vie. Féministe maternaliste, Takamure Itsue a défendu l'autonomie maternelle comme source d'amour universel et de pouvoir.

Les recherches de Takamure sur la période pré-Heian du Japon (794-1185) ont nourri ses idéaux féministes, en particulier lorsqu'elle a découvert une société fortement matriculturelle, animiste, égalitaire entre les sexes, et basée sur le clan. Takamure a découvert que cette ancienne société, dans laquelle les modèles de résidence uxori locale et duo locale organisaient les relations familiales et la filiation, et le lyrisme poétique plutôt que le contrat et la procédure régissaient l'amour entre les femmes et les hommes, possédait de nombreux éléments communs avec les sociétés matrilineaires que les anthropologues ont décrites dans d'autres parties du monde, et en particulier, avec la confédération iroquoise d'Amérique du Nord et les Minangkabau d'Indonésie. Yasuko Sato étend les intérêts anthropologiques de Takamure en comparant ses reconstructions de l'ancienne société japonaise avec le mode socio-culturel mosuo observé parmi les habitants du sud-ouest de la Chine.

Pour Takamure, les sociétés matricentriques offrent un modèle pour l'avenir de l'humanité et un antidote aux structures patriarcales, commerciales et urbaines qui réduisent les hommes et les femmes à divers modes de servitude et conduisent la nature à sa destruction. L'article de Yasuko Sato est un plaidoyer féministe pour un monde plus doux, nourricier et égalitaire entre les sexes, basé sur la vision de Takamure d'un passé bienveillant et la possibilité d'un meilleur avenir.

Thomas Previato traite de l'intersection de l'éco-durabilité, des politiques de développement, des croyances autochtones et des pratiques de genre dans le sud-ouest de la Chine. Previato examine la politique chinoise pour le développement économique et environnemental dans le contexte de l'économie rituelle de deux communautés ethniques du sud-ouest de la province du Yunnan, respectivement, Deqin (Diqing) et Yongning (Ninglang). Les politiques gouvernementales actuelles concernant le développement économique et la durabilité environnementale, écrit Previato, sont fondées sur des connaissances scientifiques et technologiques. Celles-ci laissent peu de place aux pratiques et connaissances traditionnelles inspirées par la tradition religieuse et culturelle locale, dans laquelle les femmes jouent un rôle important.

Previato s'abstient de faire appel à une relation métaphysique intrinsèque entre les femmes et la nature qui reproduit les dichotomies négatives traditionnelles identifiant les femmes avec la nature et les hommes avec la culture. Cependant, il soutient que les traditions religieuses autochtones et le rôle des femmes au sein de ces traditions ont depuis longtemps apporté d'importantes contributions à la durabilité environnementale. Chez les Khamba et les Mosuo, comme parmi d'autres peuples himalayens, les modèles de parenté et les croyances animistes continuent de jouer un rôle essentiel dans la prévention de la surexploitation de l'environnement et la préservation des milieux naturels. À Deqin, les femmes sont au cœur économique et affectif de ménages polyandres patrilineaires et agissent en tant que chefs de famille aux côtés de leur mari ou même seules. Sur le plan rituel, les hommes sont étroitement impliqués dans la tradition bouddhiste tandis que les femmes ont la responsabilité principale du rituel de propitiation des *klu* (esprits de la nature) dont dépendent la fertilité et la santé des cultures, des animaux et,

finalement, des humains. Les Mosuo de Yongning habitent un paysage matriculturel et féminisé. Leur déesse tutélaire est la divine Montagne Gamu située sur les rives du lac Lugu, le lac Mère. Comme les esprits klu, Gamu est responsable de la fertilité des personnes, des animaux et des cultures.

Previato discute des tabous associés aux esprits de la nature à Yongning, comme dans le Deqin, qui empêchent la déforestation, l'exploitation forestière illégale, la chasse excessive, la pollution des cours d'eau, etc., actions qui peuvent toutes susciter la colère des dieux et des esprits de la nature, avec des conséquences sur la santé des cultures, des animaux et des personnes. Il soutient que l'engagement des femmes dans leur communauté, les échanges rituels entre les personnes et la nature, la planification responsable, et la gestion des ressources sont interdépendants. Previato conclut que les arrangements basés sur la parenté, les normes religieuses et les tabous, intéressants en eux-mêmes, motivent également des choix économiques essentiels à l'élaboration positive des politiques environnementales.

Pascal-Maria Milan examine les pratiques de coopération entre les Na (Mosuo) du village montagnard de Lijiazui. À l'écart de l'économie touristique du bassin du Yongning, les Na de Lijiazui pratiquent une agriculture de subsistance, comme ils le font depuis des siècles. Pour répondre aux nécessités de la vie quotidienne et accomplir les tâches exigeantes du travail agricole, de la coupe du bois et de la construction de maisons, les familles Na dépendent de la coopération des membres du ménage et de réseaux plus larges d'amitié et d'entraide. En examinant les pratiques d'entraide et l'économie morale enracinée dans ces pratiques, Milan analyse un aspect de la société Na qui a reçu relativement peu d'attention de la part des anthropologues, qui se sont concentrés sur le genre et la parenté. Les anthropologues se sont particulièrement intéressés à la question de savoir si la société mosuo doit être considérée comme matrilineaire ou basée sur la maison. Dans les termes les plus simples, la « maison » peut être comprise ici comme une unité sociale de composition mixte centrée sur sa propre reproduction plutôt que sur la continuité d'une lignée. Parmi les Na, la maison comprend les personnes et les animaux qui vivent entre les murs de la structure architecturale. Construite selon des règles et des principes symboliques, la maison Na est une représentation ou plutôt une manifestation du cosmos. En fait, la discussion de Milan apporte des contributions significatives au domaine de l'économie morale et matérielle Na, ainsi qu'au domaine de la parenté Na.

Si Milan convient que la maison est l'unité fondamentale de la société Na, elle étend le champ analytique au matrilineage et au-delà du matrilineage jusqu'au village. Elle offre la perspective émique que la composition de la maison Na dépend de la capacité des ménages à répondre à deux exigences de base : la satisfaction des besoins de la vie quotidienne (travaux ménagers) et la reproduction de la maison elle-même (reproduction biologique). Ces deux continuités dépendent d'un certain ratio hommes / femmes. Ainsi, les maisons peuvent adopter des enfants de l'un ou l'autre sexe, en accueillant un « gendre » s'ils n'ont que des filles, afin de subvenir à leurs besoins matériels, ou une « belle-fille » pour répondre aux besoins biologiques reproductifs. Milan montre alors que la filiation et le standard matrilineaire jouent un rôle majeur dans ces décisions. Les nouveaux membres de la maison sont recrutés sur la base de la parenté généalogique et de leur appartenance au même matrilineage. Cependant, les membres d'une même maison peuvent également décider de se contenter d'un rapport de genre déséquilibré afin de maintenir la

composition consanguine de leur ménage lorsqu'ils sont convaincus que le système d'entraide leur permettra de répondre à leurs besoins en main-d'œuvre.

L'ethnographie de Milan révèle que les pratiques d'entraide forment un véritable système de coopération qui fonctionne selon une hiérarchie de préférences et de modalités dans laquelle les degrés de parenté jouent un rôle fondamental. Elle conclut que la théorie anthropologique doit faire la différence entre le système idéal Na, qui est matrilineaire, et les adaptations pratiques que les ménages Na font afin de répondre aux nécessités de l'existence. Ces derniers n'annulent ni le système matrilineaire mosuo ni le système matriculturel des Mosuo.

Siobhan Mattison dirige une équipe de quatorze chercheurs qui étudient l'évolution du système à double descendance des Mosuo selon une perspective multidisciplinaire et évolutionniste. Les co-auteurs explorent les transitions qui ont pu conduire à l'existence d'un système matrilineaire dans le bassin de Yongning et d'un système patrilineaire à Labeli, au sein d'une population qui partage une culture unique, une langue commune et une même identité.

Les auteurs contextualisent leur approche, et clarifient en quoi la théorie évolutionniste anthropologique contemporaine se différencie de la théorie de Bachofen, de Morgan et d'Engels. La théorie évolutionniste d'Engels et de Marx a été intégrée dans le discours communiste chinois où elle constitue un principe fondamental des sciences sociales chinoises depuis la création de la République populaire de Chine en 1949. Du point de vue des sciences sociales chinoises (histoire et ethnologie) la matrilinearité et le matriarcat ne sont pas différenciés comme ils le sont dans l'anthropologie occidentale. Dans la théorie évolutionniste anthropologique classique ainsi que dans la conception marxienne du déterminisme historique, la matrilinearité et le matriarcat tout comme la patrilinearité et le patriarcat sont des étapes de développement inévitables qui obéissent aux lois de l'histoire. Dans cette perspective, la matrilinearité précède obligatoirement la patrilinearité.

Les auteurs précisent que si la théorie évolutionniste contemporaine tente de comprendre et de trouver des explications à la diversité des systèmes de parenté humaine, elle s'écarte des théories unilinéaires et universelles qui caractérisent l'approche évolutionniste classique en anthropologie. La théorie évolutionniste anthropologique contemporaine s'intéresse aux facteurs qui peuvent établir le rôle central des femmes ou, alternativement, limiter le rôle des hommes dans un système social donné. Les auteurs signalent deux corrélats de la matrilinearité: les systèmes matrilineaires existent en parallèle à une paternité à faible investissement où les hommes ne voient que peu d'avantages à investir dans une progéniture qu'ils ne peuvent pas être certains d'avoir engendrée, et dans des systèmes économiques dont les hommes ne peuvent pas tirer profit de manière disproportionnée. Mais que ce soit d'un point de vue évolutionniste anthropologique classique ou contemporain, le double système mosuo, qui accommode la matrilinearité et patrilinearité, soulève des questions : comment ces différences de normes de parenté sont-elles apparues conjointement dans le même contexte culturel et social? La société mosuo trouve-t-elle ses origines dans un système matrilineaire, ou dans un système patrilineaire ou même encore dans un autre système?

Mattison *et al.* explorent ces questions dans le contexte des villages matrilineaires du bassin Yongning et des villages patrilineaires de Labeli. L'analyse des données ADN soutient une transition

vers la matrilinearité il y a environ un millénaire chez les Mosuo de Yongning, et une transition ultérieure chez les Mosuo de Labei, suivie d'une autre transition de la matrilinearité à la patrilinearité à Labei il y a environ deux cent cinquante ans. Prenant en considération les données d'études historiques, ethnohistoriques, et de parenté, les auteurs concluent que les idéaux matriculturels définissent la société mosuo, que les familles Mosuo soient matrilineaires, patrilineaires ou conjugales-nucléaires.

Frédérique Darragon discute des coutumes sociales des habitants de la frontière sino-tibétaine : les Zhaba, les Mi Nyag, les Jiarong (rGyal-rong) et les Mosuo. Elle postule leurs origines dans le Nüguo de l'Est, un royaume gouverné par une reine, noté et décrit dans les *Histoires Sui* (581-605) et *Tang* (618-907). L'article de Darragon ouvre sur une description de sociétés où les femmes jouissent d'une liberté sexuelle et d'un statut social élevé, ce qui, selon elle, contraste fortement avec les coutumes tibétaines.

Sur la base de données linguistiques, culturelles et historiques, Darragon soutient que les matricultures du Sichuan et du Yunnan ont des origines historiques profondes et des liens culturels avec la sphère des Qiang. Darragon relie les sociétés sans mariage du Sichuan et du Yunnan au royaume matriarcal (Qiang) de Dong Nüguo [« Royaume des femmes de l'Est »]. Elle attribue la survivance des modes matriculturels de ces sociétés contemporaines à la résilience d'un système culturel qui offre des avantages aussi bien aux femmes qu'aux hommes, et aux spécificités de la politique impériale chinoise, qui, pendant de nombreux siècles de gouvernance indirecte, s'est abstenue de siniciser les peuples farouchement indépendants des territoires montagneux et infranchissables des marges de l'empire.

Darragon examine les archives historiques chinoises, et fournit un inventaire inédit des sources faisant mention des Nüguo. Au moins dix-sept missions tributaires ont été envoyées des Nüguo à la cour impériale chinoise entre le sixième et le dixième siècle de notre ère. Les documents donnent les noms des reines et de leurs envoyés, ainsi que des informations sur le rôle des femmes et des hommes dans la politique, l'économie et la guerre. Darragon conclut que les Nüguo offrent non seulement des preuves des origines historiques des matricultures des marches sino-tibétaines, mais aussi la preuve de l'existence historique du matriarcat. Ce dernier est un concept farouchement résisté dans les théories anthropologiques mais aussi par de nouvelles théories féministes selon lesquelles le matriarcat signifierait un système matricentrique ou matrifocal et non pas un patriarcat inversé au profit des femmes. Darragon note que, contrairement à leurs homologues occidentaux, les universitaires chinois ne sont pas contrariés par l'idée que les femmes puissent gouverner les hommes et qu'elles auraient pu le faire à l'époque historique. Darragon explique cette différence de perspective à la lumière des particularités des traditions intellectuelles et philosophiques chinoises, et des particularités de l'historiographie chinoise. Pour Darragon, le matriarcat signifie un gouvernement par les femmes. Elle soutient qu'au vu des archives historiques chinoises, la réticence à admettre la possibilité historique de la domination féminine équivaut à un tabou indéfendable enraciné dans des préjugés sexistes persistants.

Yang Fuquan est professeur et ex-vice-président de l'Académie des sciences sociales du Yunnan. Membre de la « nationalité » naxi, Yang Fuquan a travaillé pendant plusieurs décennies à enregistrer et à étudier la culture tangible et intangible du peuple naxi. Pour ce numéro de *Matrix*, il a rédigé un essai sur l'histoire de la coutume du suicide par amour chez les Naxi. Jusqu'au milieu

du XXe siècle, le suicide par amour avait une telle valeur romantique chez les jeunes Naxis qu'il était devenu coutumier, provoquant la mort de jeunes gens en nombre alarmant. La coutume du suicide par amour s'est éteinte après 1949, après que les autorités communistes eurent proscrit les mariages arrangés, et que le mariage libre fût décrété et appliqué.

Yang Fuquan ouvre et conclut son essai en attirant l'attention sur le fait que la coutume du suicide par amour des Naxi est un phénomène complexe intrinsèquement lié aux modes culturels, économiques, historiques et politiques naxis. Dans cet essai, il a choisi de se concentrer sur les politiques d'assimilation que les empereurs Qing ont imposées aux Naxi durant les XVIIIe et XIXe siècles. En 1723, après des siècles d'une domination impériale indirecte caractérisée par la non-ingérence dans les coutumes locales, l'empereur Qing a mandaté la naturalisation des Naxi dans le système d'administration impériale. Le mandat a imposé les normes morales et rituelles confucéennes aux Naxi, obligeant la population locale à se conformer à des changements de coutume importants et d'adopter de nouvelles attitudes culturelles. Les idées chinoises sur la famille et la descendance, sur le statut de la femme, sur la chasteté et la pollution rituelle, ont été superposées aux anciennes coutumes patrilinéaires mais souples des Naxi. Les femmes ont énormément souffert, et comme les femmes que Takamura Itsui a découvertes dans le Japon heian, les femmes naxi ont exprimé leurs peines et leur ressentiment dans des chants. Invoquant des sources historiques et faisant référence à une gamme de données culturelles, Yang soutient que les femmes naxi avaient autrefois bénéficié de la liberté sexuelle et du statut social élevé dont jouissent encore aujourd'hui les femmes des régions frontalières sino-tibétaines. De plus, soutient Yang, même après 1723, la société naxi n'a pas été confucianisée de manière uniforme : les magistrats des Qing n'ont jamais réussi à établir la ségrégation des sexes parmi les Naxi. De ce fait, les jeunes ont continué à s'engager dans des relations amoureuses pré-nuptiales, même si les accords de fiançailles étaient devenus immuables et que les grossesses hors mariage entraînaient désormais une disgrâce insupportable car impardonnable. Lorsque les idéaux confucéens ont été intégrés aux anciennes coutumes de l'amour libre et aux idées romantiques traditionnelles, les jeunes femmes naxi ont préféré l'amour romantique au mariage arrangé et elles ont choisi le suicide pour échapper à l'ignominie sociale.

Lamu Gatusa clôt ces discussions avec une collection de chants, proverbes et contes puisés dans la littérature orale mosuo, enregistrés dans les années 1980, et présentés ici en traduction anglaise. Lamu est né à Labei et est membre du peuple mosuo. Il est chercheur à l'Académie des sciences sociales du Yunnan et poète. En 1992, Lamu Gatusa et moi avons passé plusieurs mois à Kunming à lire et étudier ses traductions chinoises de la littérature mosuo, que j'ai ensuite transcrites et traduites en anglais. Ce travail était particulièrement gratifiant car Lamu Gatusa a expliqué et mis en contexte chaque nuance et subtilité des métaphores et des références culturelles. En tout, nous avons traduit environ un dixième de la littérature rituelle des Mosuo Ddaba, y compris des chants de mariage (Labei) et des chants funéraires. Nous avons aussi traduit des chansons dédiées aux mères et aux amants, des chansons sur de chevaux, des proverbes, des mythes et des fables. Les textes sélectionnés pour ce numéro illustrent les thèmes présentés dans les six articles résumés ci-dessus et offrent une perspective éminemment mosuo sur la matriculture mosuo. Lamu Gatusa fournit de brèves discussions de fond et des explications pour contextualiser les histoires et les aspects du langage poétique qui sont inévitablement perdus dans la traduction.